

Kay awkata sipmapaj.	du rocher ; ton ennemi doit périr,
Kawsajtapas, wanujtapas ;	et, mort ou vif, tu l'auras ;
Atisajmi runantapas .	Mes forces suffiront : en atten-
720 hanri, Inka, samarikuy.	dant, seigneur, repose-toi sur moi.

SCÈNE VI.

Intérieur de la forteresse d'Ollantai dans le village de Tambo.

[Dialogue premier.]

OLLANTAÏ, CHEF-MONTAGNARD et d'autres Chefs.

Orku-Waranka,	CHEF-MONTAGNARD.
Nan waminka haskisunki	Tu es déjà accepté comme grand
Anti-suyu runakuna.	chef par les Antis.
Anhan wakan warmikuna	Toutes les femmes pleurent, com-
Rikunki, kunan rikunki;	me tu le verras ; parce que les guer-
725 Hayantamansi purinka	riers et leurs chefs vont partir pour
Tukuy runa, tukuy Awki,	la guerre contre Chayanta, et tu dois
Anha karun purinayki.	entreprendre une lointaine expédi-
Ima punhawha taninka	tion. Quand finiront ces voyages
Sapa wata llojsinanfhis	où chaque année nous allons à la

723. Wakay veut dire pleurer, se plaindre, et jamais jubiler, être dans la joie, comme le suppose Tschudi. Les femmes avaient sujet de pleurer, parce que, la guerre contre Chayanta une fois décidée, on croyait qu'Ollantai allait chez ses sujets les Antis, pour y prendre l'armée et la mettre en marche. Ce vers et les suivants, qui se rapportent directement à l'expédition entreprise contre Chayanta, ont été plus ou moins dénaturés par les traducteurs.

730 Kay karu llajtakunaman	recherche de pays éloignés et à la
730 bis Kay millay awhakunaman,	rencontre d'ennemis sans nombre,
Yawartan lipi hihanfhis?	au prix de torrents de sang?
Nā Inkaħa, nā paypaħta	Le roi, pourvu qu'il ne manque
Miħuyñinta hespiħuspan,	ni de nourriture ni de sa provision
As kukatarı apakuspan,	de coca, peu lui importent les fati-
735 Saykuskanku tukuy llajta.	gues du peuple.
Aħu purummi masħana,	En traversant les déserts sablon-
ħaypin llamapas pisiħan	neux, nos lamas périssent.
ħaypin ħakinħista tipan	Là, nos pieds sont déchirés par
Millay turpuħpas ħiskaħa ;	des épines acérées ;
740 Unupas ħaypaħmi apana	Là, pour ne pas mourir de soif,
Wasankupi, uħyanapaħ,	nous devons transporter l'eau sur
Waħuytapas y suyana.	nos épaules et de très-loin.

Ollantay.

OLLANTAÏ.

Apukuna, uyariħfhis	Ecoutez, braves guerriers, ce
Orku-Warankaj rimaskanta.	que dit le Chef-Montagnard.

730 bis. Ce vers se lit ainsi dans la 2<sup>e</sup> Ed. de Tschudi et dans celle de Markham : Kay awħa runakunaman, ce qui pour le sens est à peu près la même chose que notre leçon. Dans le 1<sup>er</sup> texte de Tschudi, il n'existe pas. Toutes ces lacunes, dont les corrections dans les autres textes ne sont nullement d'accord entre elles, prouvent l'antiquité de ce premier texte, qui est vraiment un monument littéraire. Il serait très-difficile de décider si c'est le vers de Markham ou le nôtre qui est le primitif. A mon avis, tous les deux sont des additions postérieures destinées à remplacer la leçon originale qui est perdue.

732. La scène à laquelle ce vers appartient, ayant été considérée erronément comme ne faisant qu'un avec le dialogue suivant qui se rapporte au couronnement d'Ollantai, déjà révolté contre Pachacoutic, les traducteurs n'ont pu comprendre comment on pouvait encore y parler du roi en termes d'amitié. De là, la variante de ce vers dans le texte de Markham, reproduite dans celui de Tschudi : Nōkanħispaħta, paykunapħta, vers que Tschudi considère comme faisant suite au 3<sup>e</sup> quatrain et en complétant le sens, tandis qu'en réalité, le 3<sup>e</sup> quatrain finit, aussi bien que le sens, au vers 731, et que le vers 732 se rattache au quatrain suivant.

734. Garcilaso, qui parle à plusieurs reprises de la coca, et en vante les qualités dans ses *Comentarios Reales*, nous raconte (P. I, L. IV, Cap. 2) que cette feuille était réservée exclusivement à l'usage du roi et de ses parents, et considérée comme une chose presque sacrée, à laquelle il était interdit au vulgaire d'avoir part. Il est curieux de remarquer dans ce vers comment le Chef-Montagnard s'exprime dans le même sens, attribuant au roi la provision de coca, comme si lui seul devait en profiter. Selon le même Garcilaso (P. I, L. IV, Cap. 16), le prince Yahuar Huaccac est le premier qui ait donné de l'importance à cette feuille provenant d'un petit arbre originaire de la province des Andes, et qui en ait reconnu l'usage et favorisé la culture.

745 H̄ay saykuy kamarishanta  
 Sonkuykiñispi hapuyñis.  
 Tukuy Antita llakispān,  
 Karaj sonku ñini Inkata:  
 « Samarifun kunan wata,  
 750 Anti-suyu sispan-sispan.  
 H̄ay runakunan tojyanan  
 Sapa watan llipillanku.  
 Ña kanaska ranku-ranku,  
 Hina tojyan, hina onkujyan,  
 755 Hika karu purishanki  
 Mayhika runan pisipan!  
 Mayhika Awkin taripan  
 Wañuyñinta hay-kashanki!»

Il faut bien peser les fatigues  
 qu'il vous a dépeintes.

Plein de pitié pour les Antis, j'ai  
 dit au roi avec le cœur endolori :

« Il faut laisser reposer pour cette  
 année la province des Andes qui  
 n'en peut plus. Ce sont les braves  
 qui tous les ans s'immolent pour toi.

Soit par le fer, soit par le feu ou  
 par la maladie, ils périssent en  
 grand nombre, et combien ne re-  
 viennent jamais de ces expéditions  
 lointaines ! Combien de princes ont  
 trouvé la mort dans ces entreprises ! »

747-748. Mot-à-mot :

Tukuy	Antita	llakispā	
Tous	les Antis	en plaignant,	
Karaj	sonku	ñini	Inkata, etc.
Démangé	le cœur,	je dis	au roi.

Ollantāi, dans ce dialogue, cache encore son dessein de se révolter contre le roi. Il dit que la pitié qu'il éprouve pour ses sujets l'avait engagé à prier l'Inca de laisser les Antis en paix. La variante du manuscrit bolivien présentée par Tschudi SONCO-cama n'a pas de sens, car la désinence kama ajoutée à un nom de lieu, de ville, de province, d'endroit, etc., équivaut à la préposition *jusqu'à*. Ainsi, Pariskama voudrait dire *jusqu'à Paris*. Le suffixe kama a encore d'autres emplois, mais jamais celui que le texte de Tschudi lui donne dans ce passage, lequel, pour être correct, devrait être ainsi conçu : Inkañ sonkun-kaman ñini, et alors signifierait littéralement : « J'ai parlé au roi jusqu'au fond du cœur. » La traduction, donnée par Tschudi ne correspond pas même à sa propre leçon, toute défectueuse qu'elle soit. La vérité est que ce passage, comme tous les autres qui concernent la conquête de Chayanta, a été très-mal rendu par les autres traducteurs. En quechua, karaj, *démangé*, signifie dans le sens moral, *triste, endolori*.

Hinan, Anti, llojsimuni  
 760 Inkanñispa ñawñimanta,  
 Manan ! ñinin ; hinamanta  
 Ñokan kunan pawamuni.  
 Manan pipas llojsisunñu,  
 Samakuyñis wasiykipi  
 764 bis Mana Inka munajtiri  
 765 Ñokan kasaj awña hunñu !

C'est ainsi, ô Antis ! que j'ai  
 laissé la cour du roi,  
 En lui disant que pour cette fois  
 vous vous tiendriez en repos ; et  
 j'accours vous dire que personne ne  
 se prépare à abandonner son foyer.  
 Et si le roi persiste, je me déclare  
 son ennemi implacable !

759-762. Mot-à-mot :

Hinan,	Anti,	llojsimuni
Ainsi,	O Antis,	j'ai quitté
Inkanñispa	ñawñimanta.	
De notre roi	le côté.	
Manan !	ñinin ;	hinamanta
Non !	lui dis-je ;	et c'est ainsi
Ñokan	kunan	pawamuni....
Que moi	maintenant	j'accours....

Ollantāi, qui, comme nous l'avons fait observer (sur les v. 747 et suiv.), cache encore son dessein de se tourner contre le roi du Cuzco, raconte ce qu'il a fait avant de quitter la Cour, et prétend gagner le cœur de ses sujets, en leur disant qu'ils ne seront pas contraints de prendre part à la guerre contre Chayanta, qui, à ce moment, occupait probablement tous les esprits. La locution que nous avons traduite littéralement : *Non ! lui dis-je*, signifie ici, d'après le contexte : « Je me suis opposé au dessein du roi de troubler votre repos. » ÑINI est la 1<sup>re</sup> pers. sing. du pr. de l'ind. du verbe ñiy, *dire*. Tschudi l'a traduit par la 3<sup>me</sup> pers. en faisant de l'Inca le sujet du verbe. C'est qu'il n'a pas compris le sens de tout ce passage. Ollantāi, voulant expliquer sa présence à Tambo, raconte qu'après avoir dit au roi ce qu'il croyait le plus propre à le persuader, il est accouru aussitôt dans ce village. Tschudi, qui, dans plusieurs endroits, n'a fait que traduire Barrañca, suppose ici qu'Ollantāi, au lieu de raconter ce qu'il a fait, parle au futur, comme s'il s'agissait d'un simple projet. Inutile de dire que les variantes de cet auteur, sur un texte dont le sens est si clair, sont tout-à-fait inacceptables.

764 bis. Dans notre texte, au lieu du vers Ñokatañ llajtaykiñispi, qui se trouve dans le texte de Markham, nous avons Mana Inka munajtiri. Ce vers, qui est le 3<sup>me</sup> du dernier quatrain, et dont l'absence faisait une lacune dans le sens, n'existe pas dans le 1<sup>er</sup> texte de Tschudi, ce qui prouve que cette faute, dont probablement l'origine est ancienne, a été corrigée postérieurement, et que ni le texte de Markham ni le mien n'ont la leçon primitive. Je préfère la mienne, parce que le sens en est beaucoup plus naturel.

765. Le mot hunñu est un adjectif qui veut dire *sauvage, indomptable*. C'est pour cela qu'il est devenu le nom propre d'une tribu barbare, qui n'a pu être soumise, même après la conquête des Espagnols, et qui habite le nord de la province de la Convention du département du Cuzco. Dans le texte, ce mot a sa signification commune. Tschudi, tout à l'inverse, suppose que c'est le nom propre de la tribu des Chunchos qui a donné origine à l'adjectif.

[Dialogue second.]

OLLANTAÏ, CHEF-MONTAGNARD, HANCO-HUAILLO, d'autres Chefs  
et la foule du peuple.

<p>Tukuy. (kparispa.) Inkayku kawsay wiñaypaş Puka unanfiata hoñariy Sami hawarta aysanaykipaş! ILaşa. (Hawamanta.) Inkan paharin Tampupı! 770 Inkan paharin! Inkan paharin! Hanşu-Wayllu. Makrymanta haskry Inka Suyuykry koskan llawtuta.</p>	<p>Tous. (En criant.) Sois notre roi à tout jamais! Arbore l'étendard rouge, et porte la couronne de joie! LE PEUPLE. (Crie en dehors.) Tambo a maintenant son roi! Il se lève comme l'astre du jour! HANCO-HUAILLO. Reçois de mes mains la couronne que te donne ton peuple.</p>
---	---

766. Le dialogue qui commence à ce vers, et qui dans tous les textes, mon manuscrit compris, est supposé avoir eu lieu dans le même endroit et à la même époque que le précédent, a été isolé par moi, parce qu'une simple lecture du drame m'a fait comprendre que le couronnement d'Ollantai comme roi des Andes n'a pu avoir lieu que plusieurs jours après l'entretien qui précède, où il était question de préparer les esprits à ce couronnement, en exploitant l'aversion des Antis pour la campagne projetée contre Chayanta, par le roi Pachacoutic. Cette circonstance a échappé à Markham et à Tschudi, et c'est ce qui a donné lieu à toutes leurs variantes inutiles, et à leurs fausses interprétations du texte dans le dialogue précédent.

768. Hawar qui, littéralement veut dire tresse, est ici synonyme de llawtu, insigne qui était l'équivalent d'un diadème. Aujourd'hui, le mot hawar s'emploie pour désigner toute corde tressée de crins ou de sparte. Dans le 1<sup>er</sup> texte de Tschudi, le mot aysanaykipaş, tu dois porter, se lisait añinaykipaş. Cette leçon défectueuse, qui était sans doute le résultat de la maladresse du copiste, a donné lieu à Tschudi de mettre dans sa 2<sup>me</sup> Éd. une variante incompréhensible. Le vers qu'il introduit avant celui qui nous occupe :

767 bis. llawtuykipaştaş kamary  
Et pour ton diadème prépare

est hors de propos. C'est évidemment une addition postérieure qui a pris place dans les textes dont il invoque l'autorité. Pareillement, dans le vers 768, le mot sani, au lieu de sami, est déplacé. hawajta (kahuacta) à celui qui regarde et wataypaş, pour attacher, ne sont susceptibles d'aucune explication.

Karu-karun Willkanuta  
Willkakunata wajyajtinka  
775 Hamullankan, punhaw-tuta.

Tukuy.

Inkan paharin Ollantay!

Ollantay.

Orku-Waranka, Awki kay,  
Anti-suyuta kamariy.  
Kayka hukuy, kayka wariy,  
780 Waminhaypas hantay kay.

Tukuy.

Orku-Waranka waminha!  
Kawsahun! kawsahun!

ILaşa.

(Hawamanta.)

Orku-Waranka kawsahun!

Ollantay.

Hanşu-Wayllu. hanrı kankı  
785 Aswan yuyaj mañu Awki.

La lointaine Vilcanota elle-même,  
au premier signal, t'enverra ses  
peuples pour se ranger sous ta loi.

Tous.

Le Roi Ollantai se lève comme  
l'astre du jour!

OLLANTAÏ.

Chef-montagnard, je te nomme  
chef suprême de la province des  
Andes. Reçois mon panache et ces  
flèches, et commande en maître à  
l'armée.

Tous.

Longue vie au Chef-Montagnard!  
Vivat! Vivat!

LE PEUPLE

(Crie en dehors.)

Vive le Chef-Montagnard!

OLLANTAÏ.

Hanco-Huaillo, tu es le plus âgé  
et le plus sage parmi les princes.

773. Willkanuta est composé de willka, miraculeuse, et unuta, l'eau, l'u initial du dernier mot disparaissant par une sorte de contraction. L'eau miraculeuse est le nom d'une petite rivière et aussi celui de la grande cordillère qui sépare le département du Cuzco de celui de Puno, et à laquelle cette rivière, qui y prend naissance, a donné son nom. Ce cours d'eau, dans les temps de pluie, se gonfle tellement que le passage en devient impossible, ou du moins très-périlleux. Peut-être est-ce la raison qui lui a fait donner autrefois ce nom qu'il porte encore aujourd'hui : mais sur ce point comme sur beaucoup d'autres, on ne peut faire que des conjectures plus ou moins vraisemblables. Au temps des Incas, selon la tradition, il y avait au bord de la rivière une grande ville de même nom, qui était le chef-lieu de toute la contrée avoisinante, et c'est ce qui ressort aussi du contexte de notre drame.

776. Après ce vers, il y a dans le manuscrit de Markham huit vers qui ne se trouvent ni dans mon texte ni dans aucun autre à ma connaissance. Nous croyons que c'est une intercalation moderne, et comme elle est tout-à-fait inutile pour la marche du drame, nous nous sommes bien gardé de l'adopter.

hanmi kunan furawanki  
(Willka-Umaj ayllun kanki),  
Kay sipita wamin kayman.

Hanqu-wayllu.  
(Konkurisha Orku-Wanrankaman)

Kay sipitan kay watani  
790 Makikiman, yuyanaykipaj  
Tukuyta wayllunaykipaj.  
barin kanki; sayariy!

Orku-Waranka.

Waranka kutin yupayhani,  
bapaj Inka, rurashaykita.

Hanqu-Wayllu.

795 barı barita kawariy  
Umanmanta sapinkama

Je désire que tu donnes aujourd'hui,  
(Tu es parent du grand prêtre),  
L'anneau au Chef-Montagnard.

HANCO-HUAILLO.

(Au Chef-Montagnard qui s'a-  
genouille).

J'attache cet anneau à ta main,  
pour que tu n'oublies jamais que  
tu dois avoir de la clémence pour  
tous. Lève-toi, tu es un héros!

CHEF-MONTAGNARD.

Je bénis mille fois, illustre roi,  
l'honneur que tu me fais.

HANCO-HUAILLO.

Voici le vaillant Vaillant  
Armé des pieds à la tête,

787. Nous avons dit, dans notre *Etude* préliminaire, que Willaj-Uma était le titre de tous les grands prêtres et non pas un nom propre de personne. Ce vers, qui est mis entre parenthèses comme étant une observation incidente, nous éclaire sur la famille à laquelle appartenait le Willaj-Uma de notre drame, famille qui n'était autre que celle de Hanco-Huaillo dont nous avons parlé dans la même étude. Il est probable que l'Astrologue, comme presque tous les personnages du drame, est historique. En effet, si c'était un personnage imaginaire, il ne serait pas venu à l'idée de l'auteur du drame de faire cette réflexion qui interrompt inutilement la suite du discours et n'avait d'intérêt que pour les spectateurs de l'époque.

788. Dans ce vers, Tschudi écrit correctement *sipi*, comme on le voit ici, avec un *p* ordinaire, et dans le vers suivant ainsi que dans la note, où il répète le même mot, il l'écrit avec le *p* barré. Cette incertitude, que nous avons déjà signalée à propos d'autres mots, nous fait répéter encore une fois que cet auteur, étant étranger, ne pouvait posséder assez la phonétique de la langue quechua pour en composer l'alphabet. *Sipi* veut dire *anneau* en général, et peut se traduire *bague*, *bracelet*, *collier*, selon les cas. C'est la racine du verbe *sipiy*, *mettre à l'anneau*, *pendre* : car la corde destinée à ce supplice était probablement pourvue d'un anneau de fer qui faisait la fonction de nœud coulant. *Sipiy*, s'emploie aussi métaphoriquement pour *tuer*.

795-798. Ce quatrain renferme un calembourg très-ingénieux. *barı* veut dire *homme fort*, *vaillant*, *intrépide* : il est aussi nom propre de personne. Garcilaso, (P. I, L. III, Cap. 14) dit : « Un de ces Seigneurs s'appelait *barı* et l'autre *hipana*, » et dans le titre du chapitre indiqué, il les appelle *Grandes Curacas*, ce qui équivaut à *Grands Seigneurs*. En français, l'adjectif *vaillant* est aussi substantif patronymique, comme quand on dit *le maréchal Vaillant* : il en est de même en quechua, ce qui nous facilite la traduction littérale de ce jeu de mots. Barranca et Tschudi n'ont pas remarqué

Qiskawan pahallishkata  
Haynan kana barı barı.

(barıman kutrispa.)

Manan haykaj rikurkhanhu  
800 Wasaykita awhaykikuna.  
Ayhuwaytaj puna runa  
Manhawataj, llullu-qashu!

Orku-Waranka.

Uyariyhis, Antikuna!  
Ñan Inkanhis kunan kanña,  
805 Ñan kunanka yuyanaña  
Tahyananhis, runakuna!  
Mañu Inkas hushomanta  
Suyunkunata kamarispa  
Awkikunata samispa

Et tout hérissé comme un porc-épic.  
C'est ainsi que doit être le vaillant  
Vaillant.

(Se tournant vers Vaillant.)

Jamais tes ennemis ne t'ont vu  
par derrière.

Homme de la *Puna*, ne va pas  
maintenant fuir et trembler comme  
un roseau!

CHEF-MONTAGNARD.

Guerriers des Andes, écoutez!  
Nous avons déjà un roi,  
Et sachez que dorénavant, il faut  
hardiment le soutenir.

On dit que le vieux roi du Cuzco  
convoque ses guerriers et avec ha-  
bileté s'attache les chefs,

cette particularité. Dans le chapitre suivant, Garcilaso parle de la conquête de Chayanta, ce qui mérite d'être remarqué, car nos lecteurs savent déjà ce que nous avons dit à ce sujet, dans notre *Etude* préliminaire.

801. *Puna* veut dire un lieu de collines aride et ouvert à tous les vents. Il n'y a pas de *punas* dans les contrées fertiles de l'ancienne province des Antis (*Antisuyu*), ce qui confirme que *barı*, (*Vaillant*), à qui on donne ici le titre de *puna runa*, *homme de la Puna*, n'était pas du pays. Garcilaso, au chapitre cité dans la note précédente, dit que *barı* était de la province des Collas (*Collasuyu*) dont le territoire est presque entièrement composé de ces *punas* dont nous venons de parler. Cette circonstance est probablement celle qui a donné origine au nom de *Puno*, qu'aujourd'hui porte au Pérou le département ainsi nommé, qui occupe le territoire de l'ancienne *Collasuyu*. Comme, selon l'histoire, *barı* était soumis volontairement aux Incas, il n'y a rien d'étrange à ce que ce cacique, ou un de ses descendants du même nom, se trouvât parmi ceux qui prirent part à la révolte d'Ollantai.

802. Pour comprendre la valeur grammaticale des mots *llullu qashu*, voir la note au vers 1211.

804. Mot-à-mot :

Ñan	Inkanhis	kunan	kanña
Déjà	notre roi	maintenant	il y a

Dans la 1<sup>re</sup> Éd. de Tschudi, au lieu de notre leçon *kunan kanña*, on lisait *kunanhanña*, qui est la 3<sup>me</sup> pers. sing. du futur du verbe *kunay*, *conseiller*, suivi du suffixe *ña* (*kunanhanña*), ce qui ne saurait avoir d'application ici : car on n'emploie jamais ce verbe dans le sens de gouverner un État. Au contraire, il résulte du contexte, qu'ici le Chef-Montagnard annonce au peuple, après le couronnement d'Ollantai, que désormais les Andes ont un roi.

810 Horhumunka mañanata :

Tukuy kusko llojsumunñan  
Kay wayquman, ñokanñista  
Sipinanpañ, wasinñista  
Kanariytan ñayka munan.

815 Manan punñaw usunanñu :

Orku runata masqariy,  
kompi kunata kamariy,  
Manapunin hasinñu.  
Kay Tampuata pakay, llutay

820 Huh punkullata sakispa

Orkukunapı ; hatarispa  
Hinantinpi miyuta kutay  
Wañinñista hampinapaj.

Haywan wañi pitanapaj,

825 Wañunanpañ utbay-utbay.

Pour faire marcher son armée  
contre nous :

Le Cuzco en masse va envahir le  
sein de notre montagne, avec le  
dessein de nous tuer et d'incendier  
nos demeures.

Il n'y a pas un jour à perdre :  
Convoquez tous les Montagnards  
et tenez prêts les uniformes de  
l'armée, sans aucun retard.

Munissez Tambo de remparts,  
Ne laissant qu'une sortie  
Donnant sur la montagne ; et pi-  
lez dans le mortier quantité d'her-  
bes vénéneuses pour empoisonner  
nos flèches.

Ainsi, la mort les atteindra plus  
vite que le trait qui les frappera.

812. Wayqu désigne ici un endroit caché par les anfractuosités des montagnes. Le bourg d'Ollantai-Tambo se trouve dans un de ces endroits, et la forteresse, au sommet de la montagne qui le protège. Le Chef-Montagnard ne pouvait employer d'expression plus propre à désigner cette localité. Le même mot a encore d'autres significations que nous expliquons dans notre vocabulaire final.

817. Chez les Incas, les chefs portaient de petits caleçons semblables à ceux des nageurs ou des pêcheurs, (wara en quechua), et on tenait pour un grand honneur de recevoir ce vêtement de la main des Incas. Cette cérémonie s'appelait warakuy, qui veut dire donner caleçons, et, comme en quechua, l'infinitif équivaut au substantif, le vrai sens est distribution des caleçons. Garcilaso de la Vega, (P. I, L. VI, Cap. 24 et suiv.) parle longuement du warakuy. Le commun des soldats se couvrait au moyen d'une grande pièce d'étoffe tissue de laine, avec laquelle ils s'entouraient la taille, et qui pendait jusqu'à la cheville, comme le Chiripa des naturels de la Plata. Cette espèce de robe qui, avant d'être placée sur le corps, a la forme d'une couverture carrée, est ce qu'on appelle kompi, mot encore aujourd'hui très-usité au Cuzco. Garcilaso (P. I, L. VI, Cap. 16) en donnant à ce mot la signification de Ropa, qui désigne un habillement quelconque, n'explique pas bien en quoi ce vêtement consiste. La variante de Tschudi (kumpa pour kompi) est inadmissible : kumpa bloc de pierre, ne peut jamais être le régime de kamariy, préparer, parce que, selon le génie de la langue quechua, la locution kumpata kamariy serait aussi impropre que si, en français, on disait confectionner le bloc de pierre.

Ollantay.

Orku-Waranha, han ahllaskay  
Awkikunata ñawpajpaj ;  
Ayllu-aylluta pakajpaj,  
Sayanantari unanñaskay.  
830 Awñanñis manan puñunñu,  
Huh yaykuyta atipaspaka  
Kutipunkan taka-taka,  
Runakuna, kompi sunñu.

OLLANTAÏ.

Chef-Montagnard, choisis les chefs  
pour marcher en avant, et marque  
les endroits où les différentes tri-  
bus doivent se tenir cachées.  
Nos ennemis ne s'endormiront  
pas qu'ils ne nous aient envahis ;  
mais, soldats, ils seront dispersés  
et mis en fuite à coups de Compi.

826-827. Mot-à-Mot :

Orku-Waranha, han, ahllaskay  
Chef-Montagnard, toi, sois choisissant  
Awkikunata ñawpajpaj  
Les princes pour aller en avant.

Ahllay est choisir ; ahllaskay, être choisissant ou sois choisissant, l'impératif et l'infinitif ayant la même forme en quechua. Ce mot dans le texte est à l'impératif, et nous l'avons rendu simplement par choisit. Nous ne comprenons pas comment Tschudi a pu trouver ici je t'ai choisi, qui, en quechua, serait ñokataj ahllarkayki. Tous les verbes composés avec kay, n'équivalent pas au verbe français correspondant conjugué avec l'auxiliaire être. La désinence ne sert qu'à donner plus d'énergie ou de mouvement à l'action du verbe. En français, on ne pourrait dire sois choisissant, mais en espagnol, nous traduirions parfaitement ahllaskay par vé escojiendo. Cette première erreur a conduit Tschudi à faire encore un contre-sens dans le vers suivant.

828-829. La variante pusañpaj, pour conduire, dans la 2<sup>me</sup> Éd. de Tschudi, au lieu de pakajpaj est tout-à-fait erronée : car ce dernier mot dérive du verbe pakay, cacher. Voici le mot-à-mot de ces deux vers :

Ayllu-aylluta pakajpaj  
Les différentes tribus pour cacher  
Sayanantari unanñaskay.  
Les lieux à se tenir sois désignant.

Sayay, se tenir ; sayana, le lieu à se tenir. Ces mots équivalent aux termes espagnols parar et parada. Unanñaskay est à l'impératif. En traduisant ce verbe par la 1<sup>re</sup> pers. sing. du passé indéfini, Tschudi montre encore une fois qu'il ne connaît même pas la simple conjugaison des verbes quechuas.

832-833. Quand un Indien parle d'un adversaire qu'il ne croit pas digne de se mesurer avec lui, il dit : Je lui donnerai des coups de Compi. Cette locution familière est employée par Ollantai, pour exprimer le peu de cas qu'il fait de ses adversaires : c'est comme si l'on disait en français : Ils seront dispersés à coups de tabliers. Tschudi n'a pas compris le passage, qui n'est pas dans la forme interrogative qu'il lui donne

Orku-Waranka.  
 Nan kimsa-hunka-waranka  
 835 Antikuna kan Tampupi.  
 Manan ñokanñis uqupi  
 Kanñu killa, kanñu hanka  
 Apu-Maruti llojsinka  
 Willkapampa Antikunawan.  
 840 Háy Tinki-heru pataman

CHEF-MONTAGNARD.

Trente mille de nos Antis sont  
 déjà dans la forteresse de Tambo.  
 Parmi nous, on ne trouverait pas  
 un fainéant ni un poltron.  
 Le puissant Maruti s'apprête à  
 sortir avec les Antis de Vilcabamba.  
 Dans les flancs abrupts de Tin-

pour justifier sa version. La désinence *ñu*, dans le mot *kompisun* comme dans *puñun*, avec lequel il rime, ne sert qu'à donner à ces verbes la valeur d'un futur incertain qui n'a pas d'équivalent en français. La variante de Tschudi *tawha-tawha* au lieu de *taha-taha*, est un contre-sens. *Tawhay* veut dire *mettre une chose sur l'autre, entasser*, et si l'on voulait en faire un adverbe, *tawha-tawha* donnerait l'idée d'un empilement d'une extrême hauteur. Tschudi, sans ignorer la valeur du verbe *kutipuy*, *retourner rapidement, fuir*, y ajoute un adverbe qui est en parfaite opposition avec l'idée du verbe, et ainsi, il accuse l'auteur quechua d'une contradiction qui n'est que dans sa propre variante. *Taha-taha*, dérivé de *tahay*, *séparer, disperser*, équivaut à la locution adverbiale en *pleine dispersion ou déroute*. C'est ainsi que les soldats furent, tandis que, quand ils restent morts sur le champ de bataille, on pourrait employer *tawha-tawha*, pour exprimer l'empilement des cadavres. *Taha*, se trouve même dans la *Kechua-Sprache* de Tschudi.

834. Le Chef-Montagnard expose dans la tirade qui commence ici, le système de défense qu'il a résolu d'adopter, et dont le monologue d'Éil-de-Pierre dans la scène suivante, montre le succès complet.

837. Cette fois, Tschudi a donné au mot *hanka*, qu'il traduit par incapable, sa véritable signification. Voir ci-dessus la note sur le vers 410.

838. Dans *Los Anales del Cuzco*, Apu-Maruti occupe le premier rang parmi les descendants du roi Yahuar-Huaccac (*Yawar-wahaj*), et ici il est nommé avant tout autre par le Chef-Montagnard, ce qui prouve que c'était un personnage de la plus haute importance. Cet accord entre l'histoire et notre drame est très-remarquable. Il n'est pas douteux, en effet, que l'Apu-Maruti nommé dans *Los Anales* et celui dont le Chef-Montagnard parle ici, ne soient le même personnage. Car, selon *Los Anales*, Apu-Maruti était contemporain de l'Inca Viracocha, père de Pachacoutic, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait survécu à Viracocha et fleuri à l'époque de Pachacoutic, laquelle est précisément celle de notre drame, dont ce dernier Inca lui-même est un des personnages les plus importants.

840. En allant de la ville d'Urubamba au village de Tambo, par la rive droite de la rivière de Huilcamayo, on trouve l'endroit qu'on appelle *Tinki-heru*, nom qui signifie *deux vases accouplés*, tels qu'ils étaient en usage chez les Indiens, et qu'on peut encore les voir dans les collections de poteries anciennes du Pérou, aussi bien que dans les *Antigüedades Peruanas* de Rivero et Tschudi (Lam. XII.) Le lieu qui nous occupe aura probablement reçu ce nom, parce qu'il est formé de deux petites collines arrondies comme les vases péruviens et unies ensemble par une langue de terre. *Tinki-heru* est à environ une lieue et demie du village de Tambo et presque en face de Pachar, qui est de l'autre côté de la rivière. V. la note au vers 848.

Haypin runata hapinka.  
 Pakashata willanaykama ;  
 Himpanpitajmí hinataj  
 Awki Hara runataj  
 845 Pakanka wajyanaykama.  
 Hara-muraypin puñunka  
 Hunka-waranka Antinñis,  
 Pañar wayqurpin hapinñis,  
 Huh ñunkatataj ayllunka.

850 Yaykumuhun kusokuna,

Ama rimaripa suyay.  
 Llojllamunhan munay-munay,  
 Kirpaskan punkunñiskuna.

Tukuy uqupi kajtirí  
 855 Pututunñista pukuna ;  
 Haypañañan orhukuna

qui quero, il cachera ses guerriers,  
 prêts à surgir au premier signal ;  
 Et sur les hauteurs opposées, il  
 apostera l'armée du prince Chara,  
 en attendant mes ordres.

Dans les gorges de Charamuraí,  
 dix mille de nos Antis passeront la  
 nuit, et dans la vallée de Pachar,  
 on en rassemblera encore dix mille  
 autres.

Et maintenant, les Cuzcains peu-  
 vent venir,

Nous les attendons avec calme.  
 Ils s'avanceront triomphants jus-  
 qu'à ce que nous leur fermions la  
 retraite.

Une fois cernés de toutes parts,  
 La trompette guerrière retentira ;  
 C'est alors que les montagnes se-

844. *Awki-Hara*, le prince Chara, le second et dernier personnage nommé par le Chef-Montagnard dans ce passage, figure aussi dans *Los Anales del Cuzco*, et dans le même endroit qu'Apu-Maruti. Voici la traduction de ce paragraphe si intéressant qui se trouve à la page 34 de l'ouvrage du docteur Mesa : « Il (le roi Yahuar-Huaccac) eut pour femme la reine Mama-Chig-ya, de laquelle il eut l'Inca Viracocha, et outre celui-ci, il eut cent soixante-deux fils de différentes femmes. Ses descendants (légitimes) étaient : *Apu-Maruti*, *Auqui-Mayta*, *Chima-Cachiyucc*, *Inca-Sinchi-Rocca*, *Pfahuac-Cullicay-Mayta*, *Ttupa-Huaman-Chiri*, *Auqui-Auccaylli*, *Apuqui-Yupanqui*, *Auqui-Chara*, *Ttupa-Qqueto*, etc. Ce dernier groupe s'appelait *Aylo-Auccaylli-Panaca*. » Par la même raison que nous avons donnée au sujet d'Apu-Maruti, dans la note au vers 838 nous croyons que le prince Chara des *Anales* est le même que celui dont il est question dans cet endroit de notre drame.

848. *Pañar* est aujourd'hui même une propriété rurale très-considérable dans la province d'Urubamba. Elle occupe un long espace sur la rive gauche de la rivière de Huilcamayo, en aval du pont suspendu qu'il faut traverser pour arriver à la forteresse d'Ollantay-Tambo, qui est de l'autre côté. Il y a une douzaine d'années, quand l'auteur habitait dans le pays, cette propriété appartenait à monsieur Canal.

849. *Ayllunka* est la 3<sup>me</sup> pers. sing. du futur du verbe *aylluy*, qui veut dire *rassembler les tribus*. Le sens du passage est qu'en rassemblant les tribus, on obtiendrait encore dix mille hommes, le mot *mille* qui se trouve exprimé au vers 847, étant ici sous-entendu. *Ayllu*, *tribu*, sous la forme substantive, comme l'a compris Tschudi, n'aurait aucun sens, la proposition se trouvant alors sans verbe.